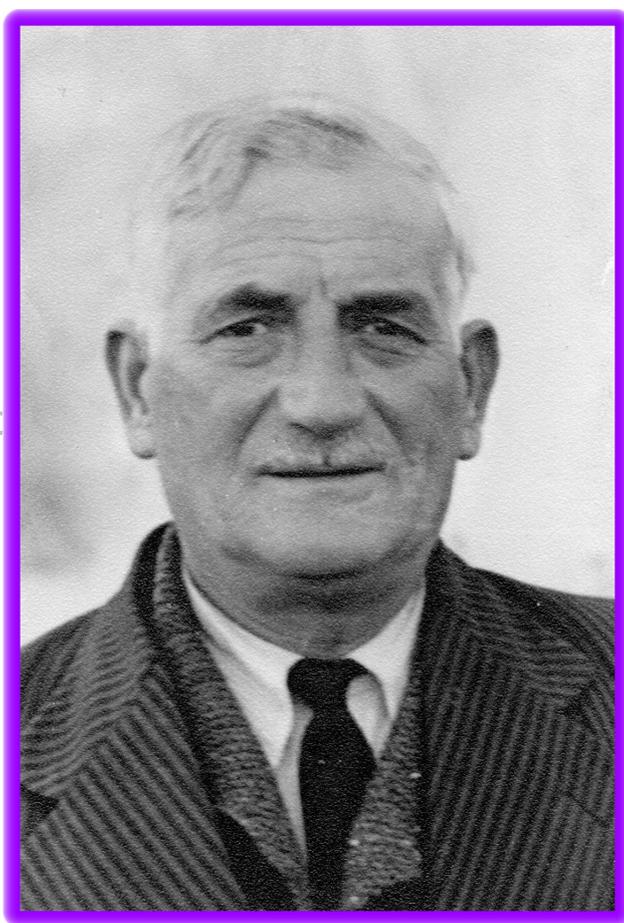


Dis Papy, raconte moi comment c'était
l'Algérie que tu as connue.... (Suite)

GRAND-PÈRE

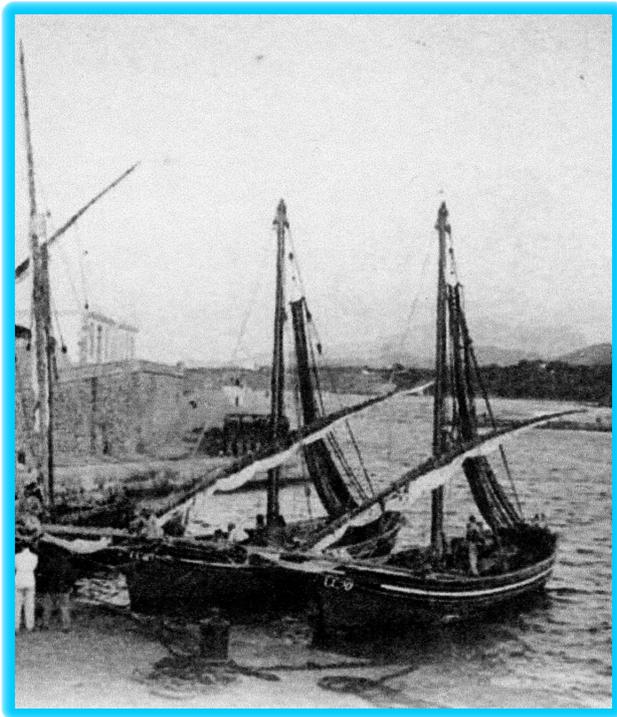
(Troisième partie)



Doc droit de propriété

Bien sûr, je n'ai pas été moi-même un de ces pionniers, puisque je suis né seulement en l'an de grâce 1932 à Philippeville, au pied du Skikda couronné de pins. Mais mon arrière-grand-père Michel qui, lui, était arrivé tout droit de son île d'Ischia, dans la baie de Naples, vers 1865, était l'un de ceux-là. Et grand-père Roch natif lui

aussi de Philippeville en 1883 me racontait comment Michel pratiquait la pêche au chalut, une pêche à la technique particulière puisque le chalut était traîné par et entre deux bateaux à voile qu'il appelait -on comprend pourquoi- les « **pareilles** ». Les deux voiliers devaient avoir une course rigoureusement parallèle et naviguer à la même allure : à la voile, ce n'est pas toujours évident...

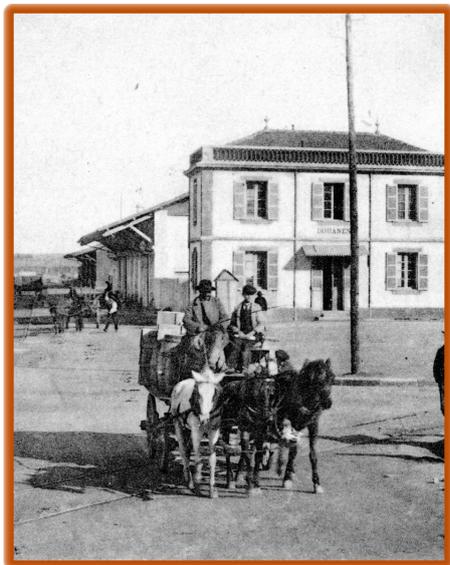


un droit de propriété

Est-ce pour cela que pépé Roch n'a suivi que très brièvement la carrière de son père, je n'en sais rien. Toujours est-il qu'il a, dès son plus jeune âge, créé une «entreprise de transports et de déménagements». Il s'était procuré, va savoir comment, une charrette et un mulet et, stationné sur les quais, proposait ses services pour transporter meubles, marchandises et denrées diverses.

Les premiers clients ne tardèrent pas à se manifester et l'entreprise prospéra si bien que grand-père échangea la

charrette contre un fourgon, c'est ainsi qu'on appelait ces chariots plats équipés de la «mécanique», autrement dit du frein, accessoire indispensable, car les rues de Philippeville étaient particulièrement pentues.



Il y attela deux, puis bientôt trois chevaux. Vinrent s'ajouter un deuxième, puis un troisième fourgon... Ce qui fait que dans l'écurie jouxtant la maison qu'il venait d'acquérir rue de Paris, derrière la gendarmerie, une douzaine de beaux et solides chevaux faisaient notre fierté et parfois mon bonheur, car si j'avais été sage et avais bien travaillé en classe, je pouvais, le jeudi, me jucher, avec l'aide du garçon d'écurie, sur l'échine de l'un d'eux.

Grand-père avait naturellement engagé du personnel: des cochers pour la conduite des fourgons et un garçon d'écurie qui s'occupait de l'entretien des locaux et de la nourriture des bêtes. Les cochers devinrent rapidement mes amis: il y avait Frisé, Taïeb, Coco, Lahoussine. Et, le soir, lorsque les claquements des fers des chevaux sur les pavés de la cour annonçaient leur retour, je me

précipitais au balcon pour les voir dételer et accompagner leurs bêtes dans l'écurie, après les avoir laissées s'abreuver dans le grand bassin où j'allais parfois, quand l'endroit était désert, faire flotter mes modèles réduits de bateaux. Je les interpellais alors et ils me répondaient gentiment, certains me posant des questions en arabe : « T'akoul batata » ? (Tu manges des pommes de terre ?). Ce sont là les premiers et, hélas, trop rares mots arabes que j'ai appris. Je dis trop rares car je pense qu'en Algérie, nous aurions dû être parfaitement bilingues. Et bien des choses auraient pu être évitées, j'en suis persuadé...

Amar, le garçon d'écurie, faisait quelquefois les courses pour ma mère.

- Alors, Mme Marcel, qu'is qui ti as besoin aujourd'hui?

Ma mère répondait :

- Deux flûtes à la boulangerie (aujourd'hui des baguettes); au marché, un beau poulet et quatre artichauts. Attention, Amar, qu'ils ne soient pas abîmés.

- D'accord, Mme Marcel, alors j'achite deux flites di pane, un beau poulailler et quatre artichauts soua-soua, qui sont pas mités...

Brave Amar que j'aimais comme un grand frère et qui disparut un beau jour sans laisser de traces...

Mais je suis là, en train de m'évader, alors que l'ascension de grand-père n'est pas encore terminée.

Conseillé par mon père et mes oncles Roger et Georges, grand-père admit qu'il était temps de se moderniser. Il fit donc l'acquisition d'un camion Citroën, un C6G, d'occasion, bien sûr! Et, la guerre finie, au retour de

Georges, le plus jeune des frères, qui était dans la mécanique, on acheta, toujours d'occasion, un Berliet équipé « gazobois ».

Les affaires prospérant, on passa de l'occasion au neuf: un GLC, un tracteur TLC, et enfin un TM10 (le seul véhicule qui put être ramené en France) complétèrent le parc. Grand-père, un peu dépassé par la mécanique à laquelle il ne comprenait pas grand-chose et la vitesse à laquelle la vie évoluait déjà, associa ses enfants à son affaire qui devint l' « Entreprise de transports Stefanini Frères » l'une des plus importantes sur la place de Philippeville. Elle eut, par la suite, l'honneur d'inaugurer la liaison routière Philippeville-Hassi Messaoud pour le transport du pétrole.

Document protégé par un droit de propriété



Voilà comment, parti de rien, Pépé Roch était à la tête de ce que l'on peut considérer comme un petit empire: sa maison, 3 rue de Paris, la nôtre au 5, un immeuble de rapport rue des Jardins, des garages, un bateau de pêche, une villa ou plutôt un cabanon, à Jeanne d'Arc... Cela, grâce à son courage, à sa ténacité, à son esprit d'entreprise. Il s'est "fait" tout seul, a appris seul à lire et à écrire, car il n'était pas ou si peu, allé à l'école. Sa réussite ne doit rien à personne ; grand-père ne fumait pas le cigare, il ne possédait pas de Cadillac et les seuls

fouets auxquels il s'intéressait étaient ceux dont se servaient ses cochers pour la conduite des fourgons...il nous a démontré qu'avec beaucoup de courage, d'honnêteté et de bonne volonté, on peut réussir sa vie sans faire suer le burnous de personne!!!

Hélas, le fruit de tout ce labeur, nous avons dû l'abandonner un triste jour de 1962... Et aussi abandonner grand-père dans ce cimetière de Philippeville que nous ne reverrons plus...

Pépé était une fine gâchette — j'y reviendrai — et aussi un pêcheur passionné, expérimenté, un tant soit peu marseillais (mais cela est normal au bord de la Méditerranée). Il « montait » lui-même ses palangrottes. Je me souviens qu'il y a bien longtemps, alors que le fil nylon n'existait pas encore, les lignes étaient confectionnées avec du crin de cheval -provenant naturellement de la queue de l'animal, crin qu'il fallait tresser puis réunir ; chaque tresse ne mesurant qu'une soixantaine de centimètres, on imagine aisément le nombre de noeuds que comptait une palangrotte d'environ cent mètres ! Ces noeuds meurtrissaient les mains quand il fallait « travailler » une belle pièce, en laissant la ligne glisser entre les doigts tout en la contrôlant. Ils avaient quand même le maigre avantage de constituer un frein naturel mais combien douloureux... Aussi, quel soulagement quand le poisson, un pagre, un bossu, une rascasse, était salabré ou gantché (le gantche est un espar d'environ deux mètres, à l'extrémité duquel est fixé un gros hameçon, et qui sert à hisser à bord les grosses pièces; le salabre est tout simplement une

épuisette).

Pépé prenait un soin tout particulier à l'assemblage de ses montures, c'est-à-dire ses bas de ligne. Pour cela, il utilisait du « gut » plus ou moins épais, selon les poissons à pêcher: très fin pour les souris (succulents petits poissons aux dents acérées que l'on pêchait sur les fonds sableux), plus gros pour le reste. Et les bradchols, espèces de petits leviers où était noué l'hameçon, étaient encore plus fins.

Je le revois encore, assis au bout du balcon, devant la fenêtre de sa chambre, le nez chaussé de lorgnons, tout son attirail étalé autour de lui, choisissant avec soin son matériel, attachant minutieusement hameçons ou plombs. J'aimais particulièrement ces instants privilégiés, car il m'expliquait souvent ses astuces pour réussir tel ou tel montage et enjolivait sa leçon en me racontant quelque extraordinaire histoire de pêche dans laquelle, naturellement, le poisson n'avait pas le plus beau rôle. Écoutons celle-ci:

C'était un dimanche. A bord de son youyou amarré à une bouée du fond du port, il pêchait à la pelote (technique qui consiste à envelopper l'appât dans une gangue de sardines broyées mélangées à du sable. Attiré par les effluves de sardines, le poisson brise la pelote et avale l'appât). Cette fois donc, il attendait patiemment, quand soudain la ligne glissa entre ses doigts, sans à-coup. «Drôle de touche, se dit-il, qu'est-ce que ça peut bien être?» Il laissa filer quelques instants puis ferra: aucune réaction! Mais il y avait bien quelque chose au bout du fil! Il commença donc à haler, non sans efforts car c'était bien lourd en bas. «Je dois remonter un sac,

pensait-il, ou une épave quelconque, ma parole!» C'est alors qu'il vit un, puis plusieurs tentacules se coller au plat-bord : Un poulpe, une pieuvre plutôt, car la bête était énorme. Grand-père réussit, après une longue lutte, à la décoller du bateau et la tua... d'un coup de dents entre les deux yeux! Oui, oui, c'est lui qui me l'a affirmé ! , il faut le croire...malgré votre scepticisme... Il ne réussit d'ailleurs pas à le ramener entier à la maison, ce gros poulpe.... En cours de route, il distribua généreusement les tentacules à des amis qui s'extasiaient et le félicitaient : — Oh! Roch! T'i as fait la pêche de ta vie?- Sensible aux compliments, Roch offrait un tentacule. Et, comme il connaissait beaucoup de monde, il ne rapporta à ma grand-mère étonnée que la calotte qu'elle accomoda quand même avec de la tomate et du piment, après l'avoir préalablement battue avec le rouleau à pâtisserie, pour l'attendrir. Pour la petite histoire, il faut que je précise que les grosses ventouses avaient d'après ma grand-mère la taille d'une pièce de cent sous (5 francs d'alors, soit environ 3 cm, ce qui est véritablement énorme).

Je n'ai pas été témoin de cet épisode dont je ne doute d'ailleurs pas de la véracité. Peut-être grand-père l'a-t-il tout simplement embelli... Ce que j'ai vu, par contre, ce sont les magnifiques loups et dorades qu'il rapportait souvent et dont la grosseur m'émerveillait. Et de cela, je peux témoigner. ...

Plus tard, quand je montais à mon tour mes propres palangrottes, j'eus maintes fois l'occasion de me louer des conseils que pépé m'avait prodigués. Et maintenant encore, quand il m'arrive de fixer un hameçon à la ligne

de mes petits-enfants, une image s'impose à mon esprit, celle de mon grand-père sur le balcon, au milieu de tout son attirail, me confiant ses petits secrets et me narrant ses fantastiques histoires....Et ma gorge se serre... !!

Il était aussi, comme je l'ai dit plus haut, une fine gâchette. Membre de la société « Nemrod» qui avait son siège sous les arcades, il organisait les battues du dimanche et y participait. Son chien, le célèbre Tigriss était chef de meute et n'avait pas son pareil pour débusquer les sangliers. Quant à son fusil, calibre 16, qu'il m'avait offert ensuite pour mes 18 ans et que le FLN m'a confisqué en 1962, il avait à son actif un grand nombre de victimes qui finissaient en daubes, marinades, saucisses ou jambons à la préparation desquels mémé excellait. Et je ne parle pas des lièvres, perdreaux, bécasses, grives qu'il ramenait de ses chasses à El-Guerrah , Robertville ou Jemmapes, accrochés au portegibier que j'étais tout fier d'apporter en grande pompe jusqu'à la cuisine.

Comme ses lignes, pépé confectionnait lui-même ses munitions avec l'aide de mes oncles, de mon père et parfois de la mienne.

C'était une fête quand je voyais les préparatifs de l'opération. Sur la table de la salle à manger entièrement débarrassée pour l'occasion, on installait tout le matériel nécessaire: bataillons bien ordonnés des étuis multicolores, petits sacs de jute brune contenant la poudre noire, la poudre T ou les plombs classés selon leur grosseur: grenaille pour les grives, cailles, étourneaux ou bécassines, plus gros pour lièvres, perdreaux, bécasses,

imposantes chevrotines grosses comme des petits pois, destinées aux sangliers ; quelques balles; dosettes au manche de bois vernissé; bourroirs, boîtes de cartons numérotés servant à distinguer les différents plombs; bourres grasses ou sèches... Les sertisseurs à manivelle qu'on utilisait en fin d'opération pour obturer la cartouche étaient fixés avec un luxe de précaution au rebord de la table que mémé n'aurait pas aimé voir abîmée. — Bien gentille de la prêter, sa table de salle, pour ce travail d'assassin, disait-elle. !

Enfin le travail commençait: la manipulation de la poudre et du plomb était dévolue aux grands, car c'était; un travail de responsabilité, les doses de plomb, et surtout de poudre, devant être très précises. J'avais parfois le droit d'enfoncer une bourre ou un carton en prenant bien soin de ne rien renverser, ou encore de terminer l'opération en sertissant les cartouches prêtes. Mais ce n'était amusant qu'un instant: il fallait en effet tourner la manivelle tout en enfonçant le levier: trop fatigant...! Alors, j'allais m'allonger sur la tablette intermédiaire de la desserte et m'y endormais souvent.

Auteur : Claude Stefanini

(A suivre...)

Ce texte, propriété de Claude Stefanini, ne peut être reproduit, ni copié sur quelque support que ce soit, réutilisé pour illustrer toutes sortes de documents, loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteurs.